

XXII.—RONCEVAUX.

—Silence, capitaine ! je vous sauve ! — venait de murmurer une voix bien connue à l'oreille de notre héros.

Denis, avec cette rapidité d'intuition dont il était amplement doué, comprit à l'instant même qu'il était en effet sauvé, et sauvé par un hasard si étrange et si inexplicable qu'il semblait, en vérité, tenir du miracle.

—Ah ! pensa-t-il alors avec un vif mouvement de joie, décidément mon étoile brille toujours là-haut, et plus que jamais, le diable me protège !

Et, en même temps, il dit tout bas à Roncevaux, en lui désignant Marguerite :

—Donne l'ordre de bâillonner cette jeune fille, mais doucement, sans lui faire le moindre mal et seulement pour l'empêcher d'appeler au secours ; je vais me jeter au-devant d'elle comme pour la défendre. Empare-toi de moi, qu'on me lie les pieds et les mains, et, qu'à ses yeux je paraisse ne céder qu'au nombre et à la violence, après une résistance désespérée.

—Compris, capitaine ! — répondit Roncevaux, qui, pour exécuter les ordres de Denis, se dirigea vers Marguerite qui se tordait les mains et répétait :

—Nous sommes perdus !

Tout ce qui précède s'était passé en beaucoup moins de temps que nous n'en avons mis à l'écrire.

Roncevaux saisit à l'improviste les deux bras de la jeune fille, et avec l'adresse d'un homme habitué à ces sortes d'opérations, il les lui attacha le long du corps avec un mouchoir de soie.

—A moi, Raoul ! à moi ! cria Marguerite au comble de l'épouvante et du désespoir.

A cet appel, Denis s'élança l'épée haute et fondit sur Roncevaux comme l'aigle fond sur sa proie.

Pendant deux ou trois secondes les lames des épées se heurtèrent avec violence et des étincelles jaillirent à travers les ténèbres.

Mais Roncevaux avait échangé avec ses hommes quelques mots dans un langage étrange, incompréhensible pour Marguerite.

Deux ou trois bandits entourèrent le jeune homme. On lui arracha son épée. Il fut jeté à terre, garrotté et bâillonné.

Ceci fait, Roncevaux revint à Marguerite.

—Allons, ma belle enfant, lui dit-il, vous voyez que vous n'avez plus de défenseur, soumettez-vous donc sans résistance, et n'ayez pas peur, car aucun péril ne vous menace.

Et, comme la jeune fille continuait à pousser des cris inarticulés, Roncevaux lui passa un autre mouchoir autour du visage et le lui assujétit sur la bouche assez solidement pour la faire réduire au silence d'une manière absolue. Ensuite il l'envoya comme une plume, il franchit les clôtures du parc, toujours chargé de son léger fardeau et après avoir fait une centaine de pas environ, il se trouva dans un petit bois.

Plusieurs chevaux étaient attachés aux troncs des jeunes arbres.

Denis, dont on avait délié les jambes, arriva en même temps que Roncevaux.

—A cheval ! dit ce dernier, et que les prisonniers ne puissent s'échapper, vous m'en répondez sur votre tête !

Un des hommes prit Marguerite en croupe et l'assujétit à lui, au moyen d'une épaisse et solide ceinture de cuire.

Denis s'élança derrière Roncevaux.

La cavalcade se mit en marche, au galop, mais à travers champs, afin que le bruit du sabot des chevaux ne pût trahir le passage des bandits en frappant le terrain solide et durci de la grande route.

Roncevaux occupait d'abord la tête de la colonne.

Mais peu à peu il ralentit l'allure de son cheval, qui finit par se trouver le dernier.

—Maintenant, capitaine, — dit-il à Denis, — si vous le voulez, causons. . . .

—Oui, certes, je le veux, car j'ai bien des choses à te demander. Mais d'abord, où allons-nous ?

—C'est à vous de décider cela, capitaine. . . . Maintenant que vous voilà revenu à la tête des chevaliers du poignard, je remets en vos mains l'autorité suprême. . . . Je crois, cependant, que le mieux et le plus prudent serait de regagner Falkenhorst.

—Soit, allons à Falkenhorst.

—C'est, comme vous voyez, la direction que j'avais fait prendre à mes hommes, il n'y a qu'à les laisser marcher.

—Et maintenant, explique-moi. . . .

—Comment il se fait que nous nous soyons trouvés là, tout à l'heure, à point nommé, n'est-ce pas, capitaine ? interrompit Roncevaux.

—Justement.

—Vous ne devez guère le comprendre, en effet.

—Non, et cette rencontre, je l'avoue, me paraît venir d'un miracle.

—Beaucoup moins que vous ne le pensez.

—Comment ?

—C'est toute une histoire, mais elle est courte et je vais vous la conter.

—Je te promets un auditeur attentif.

—Figurez-vous, commença Roncevaux, que, depuis votre départ de Falkenhorst, un mauvais génie semblait prendre à tâche de faire échouer toutes mes entreprises. Rien ne nous réussissait, notre étoile avait si bien pâli, qu'on eût dit que vous l'aviez emportée avec vous. Bref, un découragement profond s'emparait de nos camarades, et je voyais avec épouvante approcher le moment où l'association des chevaliers du poignard serait forcément dissoute et où les audacieux aventuriers qui la composent se verraient réduits à chercher fortune chacun de leur côté, où à se faire honnêtes gens.

—Ce qui eût été triste ! murmura Denis.

—Désespérant ! appuya Roncevaux.

Puis, après une pause, il reprit :

—Pour éviter, autant que cela pouvait dépendre de moi, d'arriver à ces extrémités funestes, je résolus de donner des distractions à ma troupe, et je la conduisis, à droite et à gauche, à des expéditions hasardeuses et sans résultat.

—C'est bien là ce que m'avait dit Guillaume Enritch. . . . interrompit Denis.

—Quoi ! s'écria Roncevaux, vous l'avez vu ?

—Oui.

—Quand ?

—Hier.

—Où ?

—A Falkenhorst, pardieu !

—Ah bah ! vous êtes donc allé à Falkenhorst, capitaine ?

—J'en arrive.

—Et qu'y veniez-vous faire ?

—Te voir, mon brave Roncevaux, et te mettre au courant de mes projets d'avenir, dans lesquels je te donnais une grande place.

On sait que Denis ne mentait pas tout à fait en parlant ainsi. Nous avons dit plus haut que son intention bien arrêtée était, aussitôt après son mariage avec Marguerite, de ne rien négliger pour faire prendre Roncevaux.

Le lieutenant ne le comprit point de cette façon. Il serra avec effusion la main de son capitaine, et il reprit :

—Le hasard nous amena, il y a de cela huit jours dans les environs du château de Kergen. Je fis prendre des renseignements sur les habitants de ce château, et je sus qu'un jeune gentilhomme français était sur le point d'épouser une des filles du baron ; on ajoutait que cette même jeune fille aurait été dévorée par une bête farouche au sommet du mont Elster sans le courage et le sang-froid du gentilhomme français. . . . Ce détail me mit sur la voie. En me rappelant votre aventure du loup, des jeunes filles et de la chaise de poste, je me dis que ce gentilhomme pourrait fort bien n'être autre que notre capitaine. Je me fis faire son portrait ; il y avait identité entre son signalement et le vôtre. Mes soupçons se confirmèrent de plus en plus ; cependant je n'avais encore aucune certitude, et je ne voulais point risquer, en me présentant au château ou en vous faisant demander, de compromettre des plans que je ne connaissais pas. Sur ces entrefaites, on nous affirma que, dans une maisonnette isolée vivait seul avec sa fille un vieil avare tout cousu d'or, ex-intendant du baron de Kergen. Voici qui va nous occuper pendant quelques instants, pensai-je, et la nuit suivante. . . .

—Je sais, je sais, — interrompit vivement Denis, — dans ce vol et dans cet incendie si bien combinés, dans ces précautions prises de main de maître pour faire disparaître les traces et dérouter les démarches, j'avais reconnu le génie de Roncevaux.

Le lieutenant salua.

(A continuer.)

Montréal, 19 Janvier 1891. J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M.D. *Mon cher Monsieur.*—Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre Sirop de Térébenthine. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aigue dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements. Votre tout dévoué, C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I.

Montréal, 12 Janvier 1891.—Je soussigné, certifie que ma femme souffrait depuis six ans et mon enfant, âgé de quatre ans, depuis sa naissance. Tous deux ont été parfaitement guéris par l'usage de deux flacons du Sirop de Térébenthine du Dr. Lavolette.—ADOLPHE LEMAY, 863 rue St-Denis, Côteau St-Louis, conducteur boulanger chez Stuart & Herbert, No. 1010 Rue Rivard.

Montréal, Décembre 1890.—J'ai déjà eu occasion de me servir de diverses préparations à la thérébenthine et je m'en suis toujours bien trouvée dans les affections des bronches et de la gorge. J'ai dernièrement administré à plusieurs de mes enfants du Sirop de Térébenthine du Dr. Lavolette, et en ai obtenu des effets prompts et remarquables, surtout dans les cas de toux croupale. Mme Recorder B. A. T. DE MONTIGNY.